

*Les espèces végétales du sud de l'Europe,  
un habitat privilégié de l'esprit des morts*

*South Europe's plants, a dwelling place for dead persons's spirit*

de Jocelyne Bonnet-Carbonell

**Résumé:** Les usages bien que renouvelés et transformés par chaque génération à l'égard des tombes des défunts dans les sociétés humaines, mettent en évidence des relations médiatisées par le monde végétal.

Dans cette perspective, l'observation de plantes décoratives spécifiques comme la *Viola tricolor*, la pensée sauvage, ou d'espèces en manducation rituelle autour de la tombe, révèle dans l'imaginaire collectif, le rôle assigné à certaines espèces végétales.

Les plantes funéraires dynamisent, au-delà du lieu – tombe de pierre, tertre, croix de fer ou de bois – une relation maîtrisée entre vivants et morts permettant de lire des éléments vitaux du domaine de l'invisible. Empreintes de surnature, elles sont virtuellement puissantes, reliant le souvenir et l'esprit des morts, aux lieux mêmes où ces derniers ont vécu et ont trépassés. Elles donnent ainsi, une part d'explication à ce besoin de retour à la terre natale pour mourir.

**Abstract:** Observing some ritual as decorating funeral plants as viola flower, *Viola tricolor*.L or plants from consumed ritual around the burial-ground, show the leading role of some plants in the imagination of the human group. Beyond the burial-ground space, funeral plants stimulate the link between death and living peoples, including the power of the link between memory and dead person's spirit. Thus part of explanation is found about the necessity of return to the land where someone was born before his death.

**Mots clés:** cimetières - flore - morts - rites funéraires

**Key words:** burial-ground - dead persons - funeral ceremonies - plants

**Introduction**

La flore des cimetières et les espèces végétales funéraires ont fait l'objet de peu d'études, trop peu pour envisager leurs rôles dans les structures de l'imaginaire européen: elles seraient entre autres, l'habitat privilégié des trépassés dans le cycle de vie des vivants.

S'il est un état social universellement affirmé, c'est celui d'une communauté des vivants et des morts. L'ambiguïté est le caractère essentiel de leur rapport. Pour le commun des mortels, les

vivants sont placés du côté du visible, de la mobilité, de la faiblesse de leur vie précaire; les morts eux, sont liés au monde invisible empreint de surnature entraînant pour les vivants, des rapports ambigus.

Autre caractère, les morts ne sont régis ni par l'espace, ni par le temps d'où leur puissance. Selon André Varagnac<sup>1</sup> les morts forment parmi les vivants une dernière classe d'âge à laquelle les vivants rendent hommage et demandent protection quotidienne:

*«La société des vivants demandait aux trépassés mieux que l'absence de maladie et de mort: la nourriture communale, ce qui au fond n'était que l'aspect positif du même vœu».*

Les sources utilisées pour cette recherche sont essentiellement des sources orales ethnologiques du XIXe et XXe siècles en France et des comparaisons sur le même domaine dans le cadre du Réseau de recherche d'ethnologie et d'historiographie européennes, Eurethno. Vincenzo Maria Spera communiquant dans le cadre des recherches de ce réseau sur *«les morts et leurs représentations dans certaines fêtes de l'Italie méridionale»* attirera mon attention en bousculant les a priori et en éclairant certaines parties de mon étude sur les nuances à apporter sur le concept de "morts".

Je le cite: *«Les morts, à travers le culte qu'on leur rend, sont perçus et établis comme un lien, un pont tangible et visible entre la terre et le ciel ou mieux encore entre le ciel, la terre et sous terre... L'union de ces trois dimensions: souterraine, terrestre et céleste, définit un lieu où habitent les morts qui ne sont pas définitivement morts; ces morts peuvent retourner dans le monde terrestre des vivants avec lesquels ils inter-réagissent continuellement. La présence des morts, non-morts est une sorte de garantie d'immortalité (entre la terre et le sous terre) compatible avec le corps terrestre».*

Vincenzo Maria Spera faisait la distinction entre *«les morts communs agissant entre la terre et le sous terre et participant à ces deux dimensions»* et les morts qui sont des saints hommes agissant entre la terre, le sous terre et le ciel d'où leur puissance et les cultes qui leur sont rendus, comme dans le culte des saints patrons catholiques. En effet, chaque jour un saint patron protège le jour qui lui est consacré, les hommes qui portent son nom sont également fêtés ce jour-là dans les traditions familiales.

Considérons à présent le rôle des plantes souvent offertes comme médiatrices dans la relation entre vivants et morts. Dans l'Europe des Balkans et de la Méditerranée, des pratiques culturelles anciennes – sous-jacentes aux représentations religieuses officielles, orthodoxe, catholique, juive, musulmane – assignent aux espèces végétales une fonction privilégiée, elles sont médiatrices entre vivants et morts.

L'ethnologue provençale Lucienne A. Roubin<sup>2</sup> écrivait: *«Les folkloristes ont également souligné pour l'ensemble de l'Europe l'habitat privilégié que la flore constitue pour les trépassés; contes et légendes les montrent nombreux trouvant asile dans un arbre, dans un buisson, dans les espèces végétales sauvages de la lande et de la garrigue».*

Nous observerons tout d'abord le substrat mythique méditerranéen des représentations végétales des morts puis par l'analyse ethnologique contemporaine nous observerons:

- la manducation des céréales et de certains fruits dans les rites funéraires;
- l'utilisation des plantes odoriférantes face à la sacralité funèbre;

---

<sup>1</sup> A. Varagnac, *Civilisation traditionnelle et genres de vie*, Albin Michel, 1948: 212.

<sup>2</sup> L.A. Roubin, *«Espèces végétales, éléments de médiation entre vivants et défunts en Méditerranée septentrionale.»* in *Les hommes et la mort; rituels funéraires à travers le monde.* Objets et monde Le Sycomore, 1979: 45-48.

- les morts, les plantes et les cimetières, montrant que dans les structures de l'imaginaire européen la flore du cimetière désigne l'habitat privilégié des trépassés.

### ***1. Le substrat mythique méditerranéen des représentations végétales des morts***

Légendes et mythes conservent de nombreuses références à la représentation végétale de l'âme des morts, plus connue sous la référence des âmes à "naître" que ce soit celle des dieux ou des hommes.

Que les hommes naissent d'arbres ou de plantes, relève à la fois de la croyance aux filiations extraordinaires et parallèlement d'une foi établie sur la transmigration des âmes à naître à partir d'un cheminement végétal. Elles sont cachées dans le sein de la terre comme s'il s'agissait d'une mère, attendant de s'incorporer dans un corps végétal, animal, ou humain.

Le plus souvent les femmes sont fécondes en fréquentant certains lieux ou parce qu'elles ont touché un arbre, senti une fleur, ou consommé un fruit, des céréales, une herbe... Ces légendes sont de nos jours connues par bribes. Traditions incomplètes, elles ne peuvent nous permettre d'établir un système d'explication cohérent. Cependant ces végétaux sont en rapport soit avec des naissances divines, soit avec des rites de fécondité matrimoniale.

Prenons deux exemples: l'amandier, premier arbre fruitier à manifester le printemps par une explosion florale d'un blanc nacré, est né, selon Pausanias<sup>3</sup>, des organes virils d'un monstre. Une nymphe cueillit des fruits de l'amandier, les mis dans son sein, les amandes disparurent et aussitôt elle se sentit grosse. Elle accoucha d'Attis. Ces légendes se rattachent au culte de Cybèle et de son fils Attis qui avait pour emblème l'amandier. Aujourd'hui en Provence l'amandier est considéré comme l'arbre des rendez-vous amoureux.

Le blé, nourriture fondamentale des européens est personnifié par Déméter. Or dans la légende grecque, telle que la conte le poème homérique, Déméter est jusqu'aux récoltes la mère anthropologique de la végétation dans son cycle visible de huit mois. Les quatre mois suivants de novembre à février représentent l'enlèvement de Perséphone sa fille, par Pluton-Hadès, le roi des morts. Elle s'accouple avec lui, et cet acte est symboliquement signifié par la consommation de grains de grenade, supports métaphoriques de la fécondité féminine. Perséphone vit ensuite sous terre, au royaume des morts durant les quatre mois de saison hivernale.

Le mythe de Déméter et Perséphone fonde le temps d'un calendrier agricole et ses mystères. Par la consommation des grains du fruit, Perséphone permet aux âmes des morts de renaître en s'incorporant dans la végétation, tandis que la vieille Déméter enseigne aux Mystères d'Eleusis, les transformations magiques des grains de blé en épis et des épis en semences...

Dans les légendes, les formes métaphorisées de l'accouplement, de la naissance et de la mort s'accomplissent en gestes techniques et savoir-faire: labours, semailles, germinations, récoltes qui ne peuvent avoir lieu sans la participation des morts gardiens souterrains et terrestres de la vie.

Les mystères d'Osiris, d'Adonis, d'Attis, de Déméter, de Perséphone, de Dionysos sont destinés à relier la renaissance de la végétation à celle des humains, à perpétuer les savoir-faire sous la responsabilité protectrice des dieux et des morts. Ces êtres mythiques ont utilisé la médiation des végétaux pour naître puis ces végétaux devenus symboles ont été utiles aux âmes à naître pour qu'elles s'incorporent.

---

<sup>3</sup> Pausanias, *Voyages*, VII:17.

Les mythes éclairent les filiations extraordinaires mais sont moins explicites sur la part cachée, celle de la vie des morts et sur leur rapport au règne végétal. Abordons ces sujets sous un angle plus ethnologique.

## 2. *La manducation de céréales et de certains fruits dans les rites funéraires*

Marcel Détiéne et Jean Vernant<sup>4</sup> rappellent qu' "orges et blés en tant que nourriture humaine, constituent pour reprendre les termes de l'Odyssée" *la moelle des hommes*», la substance même de leur force vitale». Ils précisent également "l'affreuse nécessité" pour la condition humaine, maintes fois dénoncée dans l'Odyssée, de dépendre de son ventre pour vivre et de ne pas s'entre dévorer, preuve de déchéance humaine totale. Un code alimentaire s'appuyant sur les mythes, a marqué durablement la civilisation européenne en prescrivant l'usage des céréales pour vivre et pour accompagner les rites funéraires.

Ainsi depuis l'Antiquité, les céréales sont l'élément fondamental des cérémonies dues aux morts. Dans les Balkans aujourd'hui le *colyva* est toujours constitué par un grand plat circulaire de grains de blé bouillis, mêlés de raisins secs, d'amandes pilées, de miel; en 1717, Pitton de Tournefort<sup>5</sup> voyageant en Grèce décrivait ce plat enrichi de grains de grenade, de sésame, bordé de basilic et de quelques autres plantes odoriférantes, il s'agissait bien des plantes qui accompagnaient le mythe de Déméter et de Perséphone.

Cet auteur établit un parallèle entre les grains de céréales et le mort, qui ne meurt pas, se transforme et ressuscite. Il décrit la fête de neuvaine des funérailles qui représente l'assurance de résurrection des morts et un pacte d'alliance entre vivants et morts: «neuf jours après les funérailles on envoya le *colyva* à l'église... pour faire souvenir les fidèles de la résurrection des morts: en vérité, je vous le dis, le grain de froment ne meurt pas après qu'on l'a jeté à terre, il demeure seul mais il produit beaucoup de fruits; le fossoyeur est suivi de trois personnes. L'une porte deux grandes bouteilles de vin, l'autre deux grands paniers de fruits, le troisième un tapis de Turquie que l'on étend sur le tombeau pour y servir le *colyva* et la collation. Le Pape dit l'Office des Morts pendant que l'on porte cette offrande à l'église, il prend ensuite une bonne part du régal; on donne à boire aux honnêtes gens et les restes sont distribués aux pauvres... »<sup>6</sup>

Au cours d'une enquête<sup>7</sup> qui eut lieu dans le cadre du Réseau européen Eurethno, en 2002 en Bulgarie dans la région de Veliko Tornovo, nous avons voulu vérifier que le *colyva* était toujours un rite essentiel entre vivants et morts. Nous avons plus précisément découvert que la manducation rituelle est un pacte d'alliance entre morts et vivants pour que la vie s'en suive, régularisé par la foi chrétienne et le passage à l'église.

Lors de la fête anniversaire du mort, *zadognitcha*, le *colyva* est consommé par les membres de la famille sur la tombe. Il est aussi partagé avec tous les passants "pour faire plaisir au trépassé" considéré comme toujours invisible mais présent et actif. Celui-ci par l'intermédiaire du tertre reçoit un peu de *colyva*, des fruits, sans oublier du vin versé dans la terre et une cigarette allumée, enfoncée dans la terre pour qu'il puisse fumer. Une sorte de conversation se pratique avec les morts mêlant les souvenirs du passé, les nouvelles du présent, et les souhaits de projets.

<sup>4</sup> M Détiéne et JP Vernant, *La cuisine du sacrifice en pays Grec*; 1979, Gallimard: 61.

<sup>5</sup> Pitton de Tournefort, *Relation d'un voyage au Levant*, 1717, Imprimerie royale, tomel.

<sup>6</sup> Pitton de Tournefort, op cit: 728.

<sup>7</sup> *Les vivants et les morts: tombes et cimetières*, Rapport d'enquêtes ethnographiques 15-21 Mars 2002, dirigé par les Professeurs Nicolaï Koliev et Maria Ivanova Université de Véliko Tornovo, Bulgarie et le Professeur Jocelyne Bonnet, Université Montpellier III, France. Manuscrit.

Le tertre résidence du mort et lieu du pacte d'alliance est aussi le lieu préférentiel où le mythe céréalier européen prend sens, vitalité et forme rituelle par la manducation du colyva qui mène à mieux comprendre les rites chrétiens de transsubstantiation du corps rituel du Christ en pain et vin.

Autre exemple de consommation funéraire, aujourd'hui encore en Roumanie et chez les valaques, le rite de «la *pomana de viu* est l'art d'apprendre à être mort»<sup>8</sup>. Au cours d'un somptueux festin organisé par des vivants qui préparent en avance leur propre mort, nourriture et cadeaux sont consommés et échangés par leur famille, leurs amis et leurs voisins. Les hôtes "futurs morts" assistent à la scène comme en rêve, comme s'ils étaient déjà morts; eux ne mangent ni ne bougent comme dans le film de Koustourica, "Underground" qui a si bien présenté cette tradition. En fait les vivants préparent leur avenir outre-tombe, en fonction de leur souhait.

D'ailleurs "*les rêves de mort*" leur permettent de communiquer avec les trépassés qui leur "*racontent un au-delà concret*" et "*l'initiation spécifique aux secrets de l'au-delà*".

En France, les repas de funérailles qui rassemblent tous les membres de la famille et les amis proches, à l'issue du cimetière, sont le moment privilégié pour parler du mort, boire à sa santé, parfois même, une place lui est réservée autour de la table. Autrefois dans les familles pauvres on consommait le plat de riz au lait ou une soupe de pain au lait et l'on portait en cortège pour le donner au curé "le pain des morts"<sup>9</sup>.

Les légumineuses, fèves et pois chiches pour le sud-est de la France, haricots en grain en Catalogne, châtaignes en Galice, Aragon et Alpes sont une consommation de légumes privilégiés pour les repas de funérailles en tant que symboles végétaux de résurrection. Les pois chiches consommés depuis l'Antiquité à la "cérémonie des marmites", fin février, correspondaient à la renaissance végétale; à Rome les fèves jetées par-dessus l'épaule assuraient aux vivants le rachat de leur âme auprès des morts. En Galice, les jeunes gens rassemblés en dehors des villages dans les espaces sauvages, la veille de la Toussaint, consommaient des châtaignes grillées pour la survie des morts.

Ces manducations rituelles qu'il s'agisse de préparation à partir de céréales ou de légumineuses sont un partage entre vivants et morts scellant une promesse de résurrection pour les morts, de survie voire d'abondance en nourriture pour les vivants.

Les espèces végétales feuilles et fleurs odoriférantes semblent avoir une autre fonction.

### 3. *Plantes odoriférantes et sacralité funèbre*

Il y a «un gouffre entre nos ancêtres et nous» écrivait Mary Douglas<sup>10</sup> dans un chapitre sur "la souillure rituelle". En effet, l'impureté du funèbre n'était pas comme on peut le croire aujourd'hui liée à la contamination médicale, à l'hygiène, mais à la sacralité du corps du défunt qui «est en même temps sacré et souillé»<sup>11</sup>. Cette sacralité fait peur, elle implique des dangers de fréquentation de la mort. Toujours selon ce même auteur, le danger conséquent est celui du contact avec le sacré représenté par le mort, d'où des "restrictions" de comportement des vivants par la médiation de plantes odoriférantes: fumées, parfums, jonchées, sans parler de la toilette du corps du défunt.

---

<sup>8</sup> Le risque de la mort dans les Balkans et en Europe, Actes du XVIIIème atelier EURETHNO, 2005. Université de Saints Cyril et Méthode, Veliko Tarnovo. Ekaterina Anastassova: «Entre le rêve et le rite: l'art d'apprendre à être mort»: 65.

<sup>9</sup> A. Van Gennep. *Manuel de folklore français contemporain*. Tome1, volume 2, Ed. Picard, 1982.

<sup>10</sup> Mary Douglas, *De la souillure*, Maspero, 1981: 29.

<sup>11</sup> Mary Douglas, op cit: 30.

Ainsi en France jusqu'au siècle dernier la chambre du défunt était fumigée au genièvre, le "chemin des morts" qui va de l'église au cimetière était jonché de feuilles de plantes pérennes comme le buis et le laurier. Les participants du cortège funéraire tout en marchant répandaient ces feuilles nommées "*laurier du mort*". Parfois pour accentuer le caractère sacré des lieux mortuaires, des feuilles de menthe et de sauge dites "herbes de la mort" étaient utilisées<sup>12</sup>. En Roumanie, en Bulgarie ou en Grèce c'est le basilic, *ocimum basilicum* qui est la plante funéraire préférée.

L'usage de couronnes funéraires de fleurs et de roses déposées sur les tombes toujours en usage aujourd'hui, était réservé au XIXe aux jeunes défunts. Elles étaient parfois fabriquées avec de la laine ou des perles, comme on le fait de nos jours, avec des fleurs artificielles. Les fleurs et en particulier les roses, symboles de fécondité matrimoniale sont l'offrande forale toujours réservée aux femmes. Planter des fleurs sur les tombes, déposer des couronnes florales sont signes d'appel à la survie. Nous verrons plus loin que les fleurs sont culturellement choisies.

Les espèces végétales médiatrices du sacré entre vivants et morts ont également un rôle de communication inter règne entre animaux, végétaux, et humains. Ainsi au siècle dernier les membres d'une famille annonçaient à un laurier et à un animal la mort d'un de leur membre.

Cette communication circule aussi des morts vers les vivants, par des sortes de signes lisibles dans le cadre de relations profondément vécues autour du défunt. Ces intersignes signalent aujourd'hui de manière discrète, la présence du défunt: stimulation de la croissance de sa plante préférée, croissance de cette plante dans un lieu qu'affectionnait le défunt. L'animisme est ici sous-jacent, il correspond à une pensée pré logique, pré chrétienne, qui se prolonge aujourd'hui dans des croyances de religion de type new-âge; mais il s'agit bien toujours de médiations végétales liées à la sacralité funèbre.

Cette sacralité de la présence du mort oblige à l'évitement de contact ou à la communication par inter signes. Les plantes odoriférantes vertes ou fleuries en sont les médiateurs. Cela pose alors le problème des lieux de la médiation.

Arnold Van Gennep cite le cas breton de la société hybride des morts, nommée *anaon*. Ses membres habitent le cimetière, non séparés des vivants et voient avec eux. Ils s'éveillent à minuit et se promènent dans leur ancienne demeure, chez les membres de leur famille. Ils aiment vivre dans les talus. Ils défilent dans les processions la veille de Noël, le soir de la Saint Jean, la veille de la Toussaint. Van Gennep suggère que la vie terrestre est un passage entre une vie éternelle antérieure et ultérieure ou bien selon l'expression de chercheurs contemporains la vie terrestre est "une sorte d'entre-mondes"<sup>13</sup>.

D'après un autre folkloriste breton, Le Braz<sup>14</sup> les morts continuent pour la plupart, à faire dans l'autre monde ce qu'ils faisaient sur terre. Le problème spatial pourrait ne pas être pertinent et pourtant des bribes d'information permettent de situer l'esprit des morts: sur les lieux où ils vécurent, dans les lieux sauvages non domestiqués<sup>15</sup> tels que talus, landes, garrigues, ou aux limites du monde des vivants, comme le cimetière, le jardin. En parler local de la région de Montpellier, les lieux non domestiqués sont nommés "*sauvagine*". Ils sont caractérisés par un double état: le sauvage et le sacré. Le respect de la sauvagine s'impose. Il est accompagné d'une peur latente due à la sacralité du monde inconnu, à l'absence de repères domestiqués et maîtrisables, à l'avancée de la déprise des terres cultivées.

---

<sup>12</sup> A. Van Gennep, op cit: 815.

<sup>13</sup> K. Ueltschi, M. White-Le Goff, *Les Entre mondes*, Klincksieck.

<sup>14</sup> Le Braz, *La Légende de la mort*, T1: LIV-LV.

<sup>15</sup> L.A Roubin, op cit: 45.

En fait la résidence spatiale des morts est liée au caractère périodique des croyances, et «les croyances méditerranéennes sont reflétées par le mythe de Coré-Déméter et Perséphone dont maints usages en terre catholique ou orthodoxe permettent de fixer les articulations: la veille de la Toussaint, (fête de tous les morts: Premier novembre) et la veille de pentecôte»<sup>16</sup>.

Plutarque précisait que «du mois de novembre au mois de mai la période est consacrée aux défunts<sup>17</sup>», croyance qui perdura jusqu'au Moyen Age. Cette saison dite "*morte saison*" est encadrée par les rites au cimetière en novembre et ceux des jardins au printemps. Un dicton du sud de la France rurale, aimablement communiqué par l'ethnologue Daniel Fabre porte précision sur la vie souterraine des morts telle que conçue par nos ancêtres: «*les morts entrent par les cimetières et sortent par les jardins*». La vie souterraine et terrestre des morts use de moyens de passage que sont cimetières et jardins, appréhendés par les hommes de façon rituelle et culturelle. Ainsi les morts sortent des jardins en roses de mai et choux d'automne, plantes métaphoriquement et symboliquement liées aux naissances<sup>18</sup>.

#### 4. *Les morts et les fleurs des cimetières*

Avec la simplification du langage d'aujourd'hui, le terme "mort" dans l'acception: corps privé de vie, a presque exclusivement remplacé les termes: défunts, disparus, trépassés. Une perception sensible a été gommée, "*défunct*" signifiant sans fonction, "*disparu*" notifiant l'invisibilité, "*trépassé*" désignant celui qui est passé dans l'au-delà. Ce déficit de vocabulaire correspond à un déni de conscience de ce que sont les morts dans l'imaginaire qui accompagne nos rêves et dans nos nécessités de "*faire le deuil du disparu*". En fait, le périmètre des images culturelles concernant nos morts a tellement rétréci que des expressions encore utilisées il y a quelques années apparaissent désuètes. Et pourtant, le trépassé est celui qui ne marche plus sur terre car il n'a plus ses pieds sur terre, il est celui qui est sorti de la maison "*les pieds devant*", image saisissante de réalité. De la même manière, la perception du cimetière comme "*jardin du paradis*" a été gommée, comme on est en train d'oublier l'expression, "*dernière demeure*".

Il ne faudrait cependant pas imaginer que les tombes des cloîtres, et les cimetières étaient entretenus; la décoration et l'entretien des tombes sont relativement récents et datent de la fin du XIXe<sup>19</sup>. Il y a encore un siècle, les tombes regroupées autour de l'église étaient entourées d'un mur doublé d'arbres ou de plantes pérennes, considérés comme l'habitat privilégié de l'esprit végétalisé des morts réfugiés en ces lieux sacrés.

Des enquêtes dans l'Est de la France, autour de Strasbourg<sup>20</sup>, ont permis de préciser l'existence aujourd'hui, d'un intense culte funéraire au cimetière. Depuis le XIXe, les femmes rurales considèrent comme un devoir et un honneur d'entretenir les tombes familiales. Celles-ci sont le plus souvent constituées par un tertre où les femmes plantent des espèces végétales, mais pas n'importe lesquelles et selon certaines techniques.

Sans utiliser de fumure ou d'outils pour bêcher la terre en profondeur, elles se contentent de gratter en surface avec une bêche à deux dents, sans placer leurs pieds sur la terre du tertre. Ces interdits implicites sont liés à la sacralité de la terre funéraire.

---

<sup>16</sup> L.A Roubin, op cit: 45.

<sup>17</sup> Plutarque, *Questions romaines*: 86.

<sup>18</sup> J. Bonnet, *La Terre des femmes et ses magies*, 1988, Ed R. Laffont.

<sup>19</sup> A. Van Gennep, op cit: 769.

<sup>20</sup> J. Bonnet, *La Terre des femmes et ses magies*, 1988, Ed R. Laffont.

Elles ne sèment pas dans la terre du tertre, elles plantent seulement les mottes végétales lorsqu'elles sont fleuries, car la terre de la tombe est le lieu de mystères concernant les naissances végétales.

«*Bien sûr il ne faut pas planter des arbres fruitiers ou des plantes qui pourraient être mangées ou servir à la cuisine, ni même des plantes à oignon comme les tulipes et les crocus qui sont réservés aux fenêtres de la maison*»<sup>21</sup>. Ces interdits distinguent la demeure des vivants de celle des morts, respectant la nature de la vie souterraine dévolue aux morts, excluant le contact avec la vitalité des vivants.

Les femmes rurales assurent le nettoyage de la tombe qui doit rester «*propre et fleurie surtout à Toussaint et pour Pâques*»<sup>22</sup>, car les tombes sont le lieu de passage de toute la société, morts compris, qui viennent en visite. L'esprit des morts habite dans les fleurs des tombes.

Pour fleurir les tombes familiales Van Gennep notait que «la plante des cimetières actuellement la plus répandue: le chrysanthème, apparu d'abord sur les marchés toulousains grâce au capitaine Bernet vers 1830; il fallut cinquante ans pour faire de la culture de ce symbole funèbre l'une des exploitations horticoles les plus prospères»<sup>23</sup>. Cette plante "achetée" est encore au XXI<sup>e</sup> siècle la plante qui fleurit tous les cimetières urbains. Plante exotique venue du Japon, elle symbolise la prospérité et la vie, tandis que la violette, *viola* symbolisant l'identité toulousainen'a pas eu avec la pensée, *viola tricolor* le succès qu'elle conserva ailleurs.

L'observation des cimetières des petits villages de la France de l'est permit de découvrir qu'une seule fleur, la pensée, *viola tricolor*, semée dans les jardins au mois de mai et transplantée avant le mois de novembre sur les tombes, assure une floraison de novembre à mai dans les cimetières entretenus par les femmes rurales. La pensée *viola tricolor*, selon ces jardinières «*ressemble à une tête de mort et pousse en formant comme un coussin fleuri recouvrant les tombes tout l'hiver*»<sup>24</sup>. Mais voyons ce que cachent les mots: en Alsace cette fleur se nomme "*fleur de la Trinité*" ou *drifalttskatle: fleur des morts ou menschengsichtle: petits visages humains ou encore et de façon explicite stiefmütterchen: seconde mère*, par référence à la nouvelle naissance dans le cheminement végétal souterrain.

Eugène Rolland<sup>25</sup> indique une aire très large en Europe centrale et de l'est où la pensée sauvage est connue sous les noms métaphorisés ci-dessus mentionnés; ce qui tend à prouver que cette fleur est l'habitat privilégié de l'esprit des morts en Europe. Cette fleur pousse à l'état sauvage, en abondance et spontanément au printemps dans les cimetières de Bulgarie et de Roumanie, émaillant la terre de petites taches bleues qu'il est interdit de cueillir.

La pensée est une des rares fleurs domestiquées, dont la présence semble pérenne et qui vit le cycle saisonnier inverse de celui des productions agricoles. Les graines sont semées dans des bassines du jardin des femmes rurales en mai. Lorsque les plants commencent à fleurir, ils sont déplacés au cimetière, plantés dans la terre du tertre qu'ils fleuriront durant l'hiver de novembre à mai.

Les pensées sauvages, fleurs des morts sont aussi domestiquées dans les jardins par les femmes rurales qui préservent ainsi l'habitat privilégié de l'esprit des morts.

---

<sup>21</sup> Propos de jardinières rurales recueillis par J. Bonnet, Est de la France, 1988.

<sup>22</sup> Propos de jardinières rurales recueillis par J. Bonnet, Est de la France, 1988.

<sup>23</sup> A. Van Gennep, op cit: 769.

<sup>24</sup> Propos de jardinières rurales recueillis par J. Bonnet, Est de la France, 1988.

<sup>25</sup> E. Rolland, *Flore*, tome 2: 179-181.



Pour conclure, il apparaît qu'à l'instar d'autres civilisations, les médiations végétales en Europe, participent d'une anthropologie de l'imaginaire qui concerne les morts. Celle-ci a différentes faces: naissances végétales d'êtres mythiques extraordinaires, manducations funéraires de céréales et de légumineuses spécifiques, odoriférant des plantes protégeant le sacré des rites funèbres, et sacré sauvage de la *viola tricolor*, seconde mère pour les morts usant d'une forme végétale pour aller sous terre, sur terre. Comme l'explique l'adage «*les morts entrent par le scimetière et sortent par les jardins*».

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bonnet-Carbonell, Jocelyne. 1988. *La Terre des femmes et ses magies*. Paris

de Tournefort, Joseph Pitton. 1717. *Relation d'un voyage au Levant*. t. 1. Paris

Détienne, Marcel – Vernant, Jean-Pierre. 1979. *La cuisine du sacrifice en pays Grec*. Paris

Douglas, Mary. 1981. *De la souillure*. Paris

Le Braz, Anatole. 1893. *La Légende de la mort*. t. 1. Paris

Pausanias. *Voyages*. VII. 17

Plutarque. *Questions romaines*. 86

Rolland, Eugène. *Flore*. t. 2: 179-181

Roubin, Lucienne. 1979. *Espèces végétales, éléments de médiation entre vivants et défunts en Méditerranée septentrionale*, in Guiart, Jean. *Les hommes et la mort – rituels funéraires à travers le monde*. Paris: 45-48

Ueltschi, Karin – White-Le Goff, Myriam (dir.). 2009. *Les Entre mondes*. Paris

Van Gennep, Arnold. 1982. *Manuel de folklore français contemporain*. Vol. 2. t. 1. Paris

Varagnac, André. 1948. *Civilisation traditionnelle et genres de vie*. Paris